

C'EST D'ABORD SA VOIX que j'ai entendue, et son nom. Un message assourdi sur le répondeur. Je me suis figé pour écouter chaque mot, guetter chaque intonation. Plusieurs fois je me suis repassé l'enregistrement. Jamais je n'aurais imaginé que cet homme eût répondu, et jamais qu'il compterait tant pour moi pendant quelques années.

Il avait lu le manuscrit que je lui avais adressé trois semaines plus tôt. Il en disait du bien et demandait que je lui téléphone le lundi qui suivait. Un week-end entier m'en séparait. Enfin, j'avais pu parler à celui que je n'appelais pas encore par son prénom, Max. Le vieil homme avait été chaleureux et distant : il proposait que nous nous rencontrions.

Je n'ai pris ni bus ni métro ce jour-là. J'ai marché. Je crois que je voulais savourer chaque pas. Si ce manuscrit n'était certes pas accepté, ma confiance s'était ravivée. Depuis que j'écrivais, il y avait eu plusieurs personnes pour affirmer qu'on devinait quelque chose dans mes textes. Quelque chose. Ce je ne sais quoi qui assure de l'existence d'un livre en gestation. Et chacun de ces avis m'avait protégé contre l'impatience. Ce qui différait cette fois, c'est que cet homme était éditeur.

Max m'accueille au haut de l'escalier qui mène à son bureau : Vous avez bonne mine, dit-il. Je souris. Je le suis jusque dans une sorte de mansarde et m'assois face à lui. Je pense : il est là devant moi. C'est un vieux monsieur, un des grands psychanalystes français. Il fume, enfoncé dans son siège, un peu en retrait. Comme moi en parlant,

il regarde dehors les yeux baissés vers le fenestron qui donne sur un jardin intérieur. Je vois des feuilles fanées. Des marronniers. La vitre est ouverte. Le calme. L'odeur du tabac. Autour de lui, sur les étagères, des portraits de philosophes et écrivains, des livres qu'il a édités et des piles de manuscrits. Pour ce qui est de votre texte, dit-il enfin, il va falloir patienter encore. Il s'en excuse, le comité n'a pas rendu son avis. Il ne peut promettre une publication, mais répète qu'il l'a vraiment aimé, suggère quelques coupes possibles, un autre titre. Il me rappellera dans deux ou trois semaines. Je comprends qu'il faut le quitter. On se serre la main. Inutile de vous raccompagner, vous connaissez maintenant le chemin, lance-t-il en souriant. J'aimerais faire durer l'instant avant de fermer derrière moi la porte. Je ne m'attarde pas, dévale les escaliers. Je suis dans la rue, assommé par la brusque conviction que ce texte ne sera pas publié, que le moment n'est pas encore venu.

Deux semaines plus tard, il avait rappelé. C'était non. Dans ce même bureau, l'air désolé, il m'avait lu plusieurs comptes rendus de lecture. Encore, il m'avait encouragé. Je lui parus philosophe. Il était rassuré que je ne le prenne pas mal après les espoirs qu'il m'avait laissés. Mais en sa présence, je n'arrivais pas à être triste. C'est une fois seul que la déception m'avait rattrapé. C'était tellement plus qu'une publication qui m'était refusée.

L'année d'avant, comme un coup de tonnerre en pleine jeunesse, on m'avait diagnostiqué un cancer. J'avais dû me rendre à l'évidence : l'écrivain en moi, qui semblait se préparer depuis l'adolescence, ne naîtrait peut-être pas. Cette promesse intérieure, qui avait grandi et s'était faite conviction, presque douloureuse de tant tarder à se réaliser, n'était donc qu'une banale illusion. Si j'en étais

venu à me persuader que l'écriture faisait partie de ma vie, était ma vie, que se jouait autour d'elle une question de nécessité ou de mort, encore marqué comme je l'étais, par les divers conseils de poètes à leurs jeunes disciples, je faisais brutalement l'expérience qu'une question de vie ou de mort signifiait aussi autre chose, et de bien moins romantique. Effaré de découvrir que le temps était compté et allait manquer, j'avais renoncé à tout. Ce qui me préoccupait, c'était de mourir vivant, non en réalisant un rêve d'accomplissement littéraire, mais en demeurant rassemblé en moi – même si je ne suis pas sûr de ce que cela signifie.

Or en cours de chimio, alors que s'imposait peu à peu l'espoir, conforté par les médecins, que j'allais m'en sortir, c'était revenu : j'avais recommencé à croire en cette promesse intime, et à écrire.

Les traitements terminés, la convalescence venue avec ses turbulences, aux prises avec une libido résurgente qui rappelait mes seize ans et malmenait mon couple, j'avais figolé le récit de l'expérience que je venais de vivre. J'en avais photocopié quelques exemplaires et les avais envoyés à des maisons d'édition. Restait l'original. Pourquoi pas à lui ? m'étais-je dit. Lui, c'était Max. De ces envois, je reçus le lot habituel de silence. Lui seul avait répondu.

Depuis qu'on m'avait parlé de guérison, j'avais imaginé changer en tout. Convalescent, j'avais crié que je ne voulais plus vivre comme avant, mais écrire, seulement écrire. Et depuis des mois, je cherchais comment ce serait possible. Qu'est-ce donc qui hurlait en moi ? Il me fallait prendre acte de ce coup de semonce. Qu'il ne soit pas un choc vain. Malade ou médecin, je ne tenais plus à revenir à l'hôpital, ni à travailler aux urgences. Mais qu'est-ce que je ne voulais plus ? Soigner les autres ? Les écouter ? Soigner et écouter comme je le faisais avant ? Avais-je peur d'être

contaminé par ce que la maladie révèle de faiblesse, maintenant que je m'étais senti moi-même si vulnérable? Ou bien était-ce la contrainte hospitalière dont je ne voulais plus, et qui n'avait rien à voir avec le soin lui-même, mais avec la manière dont celui-ci m'avait toujours paru limité dans et par les institutions, dans et par ma pratique? Peut-être ne m'étais-je jamais donné vraiment à la médecine. N'avais-je pas réservé une part pour autre chose, à quoi je voulais désormais entièrement me vouer?

Il n'y avait qu'une réponse à ces questions : une nouvelle vie réclamait de naître, qui n'était pas synonyme d'un autre amour, d'un compagnon différent du mien, ou d'apprendre une autre langue, de vivre dans un pays que je ne connaissais pas. La nouvelle vie, c'était de découvrir la voix qui était moi. Enfin ma voix. Ce que je devinais ne pouvait laisser advenir qu'en écrivant.

Cette aspiration, le lecteur en moi l'avait perçue depuis longtemps, mais, après une telle maladie, son accomplissement était devenu impérieux. Les livres mêmes ne montraient plus de route, n'étaient plus des havres, ils me repoussaient infailliblement vers moi-même, vers ce qui devait naître, ou plus souvent me tombaient des mains. J'étais comme un chien qui tourne en rond dans une vieille niche pour se coucher et ne sait pas rester tranquille, qui ne se trouve bien que lorsqu'il a tout repoussé par-dessus bord. Comme tout individu qui cherche, sans doute l'artiste est-il de ceux qui ne voient nulle part leur place et s'en façonnent une dans et par ce qu'ils cherchent même. Je n'y étais pas encore. Il manquait un je ne sais quoi pour parvenir à moi-même.

Max avait dit non.

Je n'avais pas les moyens de l'oisiveté créatrice, ne serait-ce que pour quelques mois. Je n'allais pas du jour au

lendemain vivre de ma plume, moi qui n'avais pas encore écrit un seul livre. Une parenthèse se fermait. J'avais fini par revenir à la vie que je menais avant. Mais si rien ne semblait avoir changé, tout l'était. Il fallait seulement que le nouveau invente sa forme. Je n'oubliais pas que l'on avait entrouvert une porte, Max la sienne d'abord et une autre en moi : pas de doute, je savais. On l'oublie souvent, mais on est écrivain longtemps avant d'avoir publié son premier livre.

Tout en exerçant de nouveau aux urgences, je m'étais remis à écrire. Au cours des cinq ans qui suivraient notre première rencontre, après chacun de mes envois, Max m'adresserait un mot ou me téléphonerait. Chaque fois, ce serait non. Il m'encourageait pourtant à ne pas renoncer. Concluait aussi : Éloignez-vous de vous, et un roman, vous y avez pensé ? Je rangeais mon manuscrit avec son avis. Mais je restais perplexe sur ses conseils. À quoi pouvais-je rêver tant que n'était pas écrit ce que je venais de vivre ? Avais-je autre chose à dire que cette catastrophe-là ? autre chose à écrire que ce domaine que j'avais entrevu, cet autre côté qu'on aborde si rarement ? Je ne parvenais pas à me détacher de mon expérience. Elle régurgitait la violence intérieure que j'avais toujours recherchée dans les urgences, dans mon métier, dans mes amours.

Ses conseils ? Je les mettais donc de côté, revenant à moi-même, écrivant sur moi. Après tout, seul comptait de faire émerger la voix, ce qui échappe à toute prédétermination et en est imprégné en même temps. Ce qui est peut-être le style, cette vieille lanterne.

Même si je n'avais aucun contact avec Max une année durant, il ne me laissait pas tranquille. Ses livres nouveaux ou son nom lu dans la presse me rappelaient que j'avais raté mes tentatives, que peut-être même j'allais toujours faillir. Il était celui qui avait dit non et dont je voulais qu'il

dise oui. Assez vite, gêné par l'importance qu'il avait prise dans mon regard sur moi-même depuis notre rencontre, j'avais fait disparaître ses livres dans l'arrière-fond de la bibliothèque – des essais de psychanalyse qui avaient fait date, ses récits plus littéraires qui n'étaient pas pour moi des modèles mais que j'avais lus. Pourtant je savais qu'il disait juste. Et si j'envoyais le manuscrit à d'autres lecteurs, il restait le gardien de cette porte que je voulais franchir : non celle de l'éditeur, mais de celui en qui tout de suite j'avais eu confiance. Je le connaissais peu, je ne l'avais vu que deux ou trois fois, j'avais pourtant la conviction qu'il percevait ce je ne sais quoi plus finement que d'autres, amis ou professionnels à qui j'avais parfois eu affaire, et c'est en cette vision pénétrante du manque dans mon écriture que j'avais confiance. Quant à ses conseils, je continuais de les tenir à distance. Écrire un roman? Peut-être, quand j'aurais écrit ce que je devais.

Quelques mois ou un an plus tard, la triade se réenclenchait : envoi, appel et un non qui tombait. Cela jusqu'au jour où j'ai senti en travaillant que quelque chose de nouveau survenait. C'était un texte sur la maladie, mais abordée cette fois sous l'angle de ma convalescence. Deux mois d'attente jusqu'à ce message : le manuscrit allait se transformer en livre, Max en était heureux.

Bientôt, il conviendrait qu'il s'était trompé : Je ne l'avais pas écouté et j'avais eu raison, avait-il dit. En vérité, ce n'est pas que j'avais ignoré ses conseils, j'étais simplement incapable de les suivre. Je ne pouvais aller qu'à mon pas, non par obstination ou entêtement, mais parce que, lorsque je n'obéissais pas à mon intuition, je perdais pied, m'embrumais, me disloquais, et cela je le percevais dans l'écriture même, dans l'élan qui émanait d'elle quand j'étais justement en phase avec ce je ne sais quoi qui devenait source mais se brouillait, s'inhibait

sinon. Elle était mon radar, l'indicateur du vrai, c'est-à-dire de ce chemin qui s'ouvre quand on suit la nécessité qui vous possède – même si on peut aussi la considérer comme le symptôme d'une impuissance à faire ce que les autres attendent de soi.

Je venais d'éviter le plus dangereux écueil : en ayant eu raison contre Max, je m'étais confirmé à moi-même que je ne devais céder en rien sur mon intuition, qu'elle seule indiquait la voie profonde. Non pas exalter ma volonté, mais me soumettre sans rechigner à la force qui me poussait à écrire. Car si j'avais l'impression que Max radio-graphiait mon écriture comme nul autre, personne – pas même moi – ne pouvait y faire advenir ma voix, sinon l'écriture même.